Allocution du Professeur François Boëdec, s.j.
Recteur de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth

« L'UNIVERSITÉ FACE AUX RISQUES D'UN MONDE QUI SE DÉSHUMANISE »

À l'occasion de la fête patronale
de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth
Le jeudi 19 mars 2026

en l'Église Saint-Joseph des Pères Jésuites
Rue de l'Université – Quartier Monnot – Achrafieh

Allocution du Professeur François Boëdec, s.j.
Recteur de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth

« L'UNIVERSITÉ FACE AUX RISQUES D'UN MONDE QUI SE DÉSHUMANISE »

À l'occasion de la fête patronale
de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth
Le jeudi 19 mars 2026

En l'Église Saint-Joseph des Pères Jésuites
Rue de l'Université - Quartier Monnot - Achrafieh

S.E. Mgr Paolo Borgia, Nonce apostolique au Liban,

S.E. M. Joe Saddi, Président du Haut Conseil de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth,

Mesdames et Messieurs les Ministres, les Ambassadeurs et les Députés,

Mesdames et Messieurs les membres du Haut Conseil,

R.P. Michael Zammit, s.j., Supérieur de la Province du Proche-Orient et du Maghreb de la Compagnie de Jésus,

R.P. Salim Daccache, s.j.,

S.E. M. Abbas El Halabi, Président de la Fédération des Associations des Anciens de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth,

Chers enseignants, chers membres du personnel, chers étudiants,

Mesdames et Messieurs, en vos titres et qualités,

Chers amis,

Il y a un an, le T.R.P. Arturo Sosa, Supérieur général de la Compagnie de Jésus nous faisait la joie et l'honneur de partager les célébrations des 150 ans de notre Université. Sa venue n'avait alors rien d'évident tant les semaines précédentes la situation sécuritaire du pays était encore incertaine. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à la même situation, qui nous empêche de célébrer tel que nous l'aurions souhaité notre fête patronale. Depuis un an, il s'est passé beaucoup de choses dans le pays, dans la région et dans le monde, mais la situation ne s'est pas améliorée, elle s'est même aggravée. Dans la crise humanitaire et sécuritaire que nous traversons, notre Université a le souci de se tenir aux côtés de tous les membres de la communauté, étudiants, enseignants, membres du personnel, que la situation met en difficulté d'une manière ou d'une autre. Mais la réponse de notre Université aux enjeux du moment ne peut s'arrêter à l'indispensable soutien d'urgence. Elle doit se situer à un niveau plus large et plus profond.

Vous le savez, les discours du Recteur en la fête patronale sont devenus, depuis plus de 50 ans, un rendez-vous habituel, sinon attendu, qui fait partie de la vie de l'Université, et qui formule à un instant précis de son histoire les questionnements, les espérances, les convictions, non seulement d'un homme en responsabilité, mais plus largement, je crois, d'une communauté universitaire, et peut-être même, à certains moments, d'un pays. Ces derniers mois, j'ai souhaité relire les discours de ceux qui m'ont précédé dans cette mission. Je ne vous cacherai pas que cela m'a pris un certain temps ! Non pas pour y puiser quelque inspiration - encore que ! -, mais surtout pour percevoir, à travers les thèmes retenus, les mots utilisés, - ceux de culture, de conscience, de résistance, de principes démocratiques, de libertés publiques, de vivre ensemble, mais aussi d'innovation, d'audace, de confiance, de solidarité…–, à travers les intuitions et les indignations, les nuances et les affirmations exprimées, l'un des lieux privilégiés de la pulsation de vie de notre Université, l'un des fils rouges qui indique le sens, les aspirations et la raison d'être de notre *Alma Mater*.

Il y a les mots, et il y a les images qui restent dans la mémoire. Sans chercher à être exhaustif, au moment où je m'adresse à vous aujourd'hui pour la première fois en cette fête de la saint Joseph, dans ce contexte particulier, permettez-moi de vous partager que j'ai présent à l'esprit l'émotion du P. Ducruet, recteur de notre Université de 1975 à 1995, cette émotion qui lui serrait la gorge quand il parlait avec passion de la situation du pays et des conditions de son relèvement. C'était le 19 mars 1994, à l'auditorium qui porte désormais son nom au Campus de Mar Roukoz, devant le Président Elias Hraoui, invité d'honneur de la fête patronale. J'étais jeune jésuite. Je n'ai pas oublié cette émotion qui m'a, plus que de grands discours, parlé de notre Université et de sa mission au service du Liban.

Une autre image m'habite aussi aujourd'hui, le souvenir d'une scène qui m'a dit beaucoup également, de manière différente, sur le projet et l'esprit de l'USJ. C'était en 2000, durant les festivités qui marquaient les 125 ans de l'USJ. Pour clôturer ces journées, le 24 juin, quelle ne fut pas ma surprise d'assister avec ravissement à un magnifique spectacle de tango au milieu des invités. L'idée venait du P. Sélim Abou et de son cœur argentin. Ce tango qui étonnait, déplaçait, entraînait vers de nouvelles harmoniques, et ouvrait à de nouveaux espaces, parlait si bien de cette vie et des horizons ouverts que l'Université doit célébrer, encourager, accompagner.

Plus de vingt-cinq ans ont passé depuis cette soirée mémorable. À travers toutes les épreuves, les crises et les guerres que le Liban a traversées et traverse encore, malgré toutes les déceptions, les lassitudes et les fatigues, la pulsation de vie n'a pas cessé de battre dans le corps et le cœur de notre Université. Et les recteurs qui ont porté leur part du poids du jour ont désiré être au service de cette vie. Ce fut le cas du P. Chamussy, puis de son successeur, le P. Daccache que je suis particulièrement heureux de saluer aujourd'hui en votre nom à tous. Depuis plus de deux mois, je mesure plus clairement chaque jour tout le travail accompli ces dernières années, le plus souvent dans la discrétion et la complexité des tâches. Ces semaines passées ont confirmé aussi en moi qu'il n'y a de vision féconde que si elle est partagée et reçue. Il n'y a d'université que si elle s'appuie sur toutes ses ressources humaines, intellectuelles et spirituelles, dans la diversité des talents et des fonctions. Il n'y a d'université que si elle est effectivement une communauté, où chacun se sent respecté et encouragé, au service d'un projet qui la dépasse, vivant d'un même esprit.

Dès lors, à chaque époque, l'Université se doit de faire cet exercice d'actualisation, de formulation renouvelée de

son projet. Réfléchir à la mission de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth dont nous avons à prendre soin ensemble, la préparer pour l'avenir, suppose toujours de nous interroger sur ce que nous vivons, et sur ce qui arrive à ce monde. Cela suppose de ne pas fonctionner dans un entre-soi bien connu et rassurant, mais d'avoir la capacité, et surtout le goût et le désir de rencontrer l'autre différent, de se mettre à l'écoute de ce qui bouge et se cherche, parfois confusément, tant dans l'esprit et le cœur humain que dans les mutations du monde. Et de ne pas craindre les nécessaires renouvellements et transformations.

Comment penser aujourd'hui ce que nous vivons, notre inscription dans l'histoire ? On pourrait avoir ici à l'esprit cette distinction bien connue que faisait Charles Péguy en 1910 à propos de l'Histoire, entre des *périodes* et des époques[1], entre des temps de transition dénués d'événements essentiels, et des époques, rapides et créatrices, qui imposent une forme au destin de l'Humanité, le fixant pour longtemps peut-être. Plus tard, dans son œuvre majeure *Temps et Récit*, cette monumentale enquête consacrée à la théorie littéraire[2], Paul Ricœur mettra dans une lumière nouvelle un troisième terme, celui d'*événement*. Pour lui, l'événement a une portée historique, une signification du point de vue du futur. Mais s'il détermine le futur, il détermine aussi, en un certain sens, le passé, car il produit son propre cadre d'interprétation et informe notre lecture de ce qui s'est passé.

Sans doute, ces réflexions philosophiques, ces notions interprétatives, ces distinctions, peuvent faire l'objet de débats. Sans doute, les choses sont-elles encore plus compliquées et mélangées car nous vivons dans des temporalités qui souvent cohabitent et se croisent. Et peut-être nous semblent-elles,

1. *Notre jeunesse*, 1910.
2. P. Ricœur, *Temps et Récit*, tome 1, Paris, Le Seuil, 1983, 324 p.

tout simplement, aujourd'hui un peu abstraites, éloignées de notre appréhension du réel, surtout dans la période douloureuse, incertaine et anxiogène que nous connaissons. Pourtant, me semble-t-il, elles nous invitent à ne pas nous laisser simplement porter par les vagues des évènements que nous subissons. Nous avons sans cesse à essayer de discerner les signes des temps, relire ce qui arrive et ce qui nous arrive, repérer ce qui est important au-delà de l'écume médiatique des jours, prendre le recul nécessaire pour comprendre ce qui se passe au-delà des rumeurs souvent fausses, des discours complotistes et des compréhensions prémâchées, et essayer de tracer en tout cela un chemin de sens. On pourrait ajouter ici que l'événementialité du sens est d'ailleurs le cœur même du message biblique. Comme celle de chaque individu, l'histoire spirituelle du monde est événementielle. L'important n'est pas dans un ordre fixé de toute éternité mais dans ce qui advient par l'action conjointe de Dieu et des hommes.

Je ne sais pas comment qualifier les temps que nous vivons, mais ce que je sais, ce que nous savons tous, ce que nous ressentons, c'est que ce sont des temps d'incertitude et d'espérance, de grandes bourrasques et de nécessaires fondations, des temps qui poussent à des choix, nécessitant confiance, audace et douce fermeté. Ce qui est certain également, c'est qu'aujourd'hui, tout autant sinon plus encore qu'hier, l'Université ne peut regarder le temps passer sans tenter d'en comprendre les enjeux, sans essayer aussi d'avoir une claire conscience de ce que le philosophe Karl Jaspers, pour se situer de la manière la plus humaine et pour parler, précisément, à l'homme, appelait en 1931, au sens large du terme, « *la situation spirituelle de notre époque* ». Face à la montée du scientisme et à la perte de sens, Jaspers avertissait alors que l'homme moderne risque de se réduire à sa seule fonction technique ou économique. Il prônait un retour à l'existence authentique et à la liberté intérieure.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Il est difficile certains jours d'avoir un regard confiant quant au futur. Et pour ceux qui sont croyants, de voir se réaliser un quelconque plan de Dieu. Oui, l'avenir n'est pas clair, et souvent inquiétant. Que sera demain ? Notre monde, le Liban, nos sociétés, la situation de la planète… ? Qu'avons-nous devant les yeux ? Un dérèglement climatique que nous ne semblons pas en mesure de freiner, avec ses incendies, ses inondations et une hausse continue des températures, les migrations qui vont avec, des guerres, lointaines ou à nos portes et sur notre sol, dont nous voyons qu'elles peuvent entraîner le monde dans l'abîme, des conflits dans beaucoup d'autres endroits de la planète, des persécutions religieuses, un néolibéralisme que nous ne pouvons ou voulons maîtriser et qui laisse sur le bord du chemin tant de monde, la montée du populisme et des extrêmes, la multiplication des démocraties illibérales, sinon des régimes autoritaires et totalitaires un peu partout, un ordre mondial mis en péril par le retour des empires, un modèle démocratique de plus en plus contesté, et puis dans beaucoup de pays, des sociétés fragilisées, fracturées, où il est difficile de se parler, une violence qui n'est jamais loin. Et, nous le savons trop bien, une fois que la violence a pris pied dans nos vies et dans nos rues, il n'est pas facile de la faire partir.

Partout, l'horizon semble donc obstrué. La prégnance des guerres accentue la sensation de dévastation planétaire. À tel point que l'inquiétude géopolitique semble reléguer à l'arrière-plan l'urgence écologique. La révolution semble désormais appartenir davantage au lexique technologique, avec l'entrée de l'humanité dans la nouvelle condition numérique, qu'au vocabulaire politique. Et la résilience, cette capacité à surmonter une épreuve, dont on a si souvent, peut-être trop, gratifié les Libanais, apparaît comme l'une des rares modalités de l'espérance. Il y a quelques années, en 2015, le

Pape François dans son Encyclique *Laudato Si*[3] mettait si bien en lumière les liens qui existent sur la scène mondiale entre les différentes crises que nous connaissons : crise sociale, crise écologique, crise spirituelle. Oui, « *tout est lié* », comme il aimait à le répéter, ajoutant qu'une crise est un moment de choix. On peut en sortir meilleur ou pire, on ne peut pas en sortir le même.

Nous vivons à une époque où, de par le monde, des dirigeants, parfois peu scrupuleux et sans éthique, semblent guidés uniquement par des intérêts et des egos personnels parfois dissimulés sous le masque du nationalisme. Ces dirigeants exercent leur pouvoir avec violence, manipulent autant qu'ils le peuvent la communication et l'information. La communauté internationale apparait de plus en plus comme une notion vide de sens. Et le droit international a perdu beaucoup de son autorité. Les organisations multilatérales voient leur rôle très amoindri, tandis que beaucoup de nations manquent de leadership politique en raison de leurs faiblesses économique et militaire.

Sur un autre plan, l'évolution des techniques de toutes sortes fascine autant qu'elle inquiète. Comment, évidemment, ne pas penser ici aux questions que pose par exemple l'intelligence artificielle ? Les évolutions sont immenses et de plus en plus rapides. Elles promettent efficacité et innovation mais interrogent sur la capacité de l'homme à les contrôler. Plus encore, elles interrogent sur ce qu'elles entraînent comme changement dans notre manière même d'être humain, soulevant des interrogations sur la valeur du jugement, la responsabilité morale et la liberté intérieure. Comment préserver l'esprit critique dans un monde saturé

3. Pape François, *Lettre encyclique Laudato Si', sur la sauvegarde de la Maison commune*, 24 mai 2015, édition présentée et commentée par le CERAS, Bruxelles, Lessius éditions, 2020.

de données ? Sans parler des autres nombreuses questions éthiques posées par l'évolution des techniques et des conceptions, comme celles qui se posent pour le début et la fin de la vie. Questions d'autant plus sensibles que nos sociétés ont de moins en moins d'anthropologie commune, une même base de perception de ce qu'est l'homme. Dès lors, ces changements majeurs qui s'opèrent rendent encore plus nécessaires les lieux de réflexion et de formation.

Il convient d'ajouter à cela - et ce n'est pas nouveau - les changements de notre rapport au temps et à l'espace. Nous sommes « citoyens » d'un monde dans lequel l'espace est de moindre importance. La vitesse l'a emporté. Et les défenseurs d'un autre mode de vie qui veulent redonner sa place au temps ont bien du mal à se faire entendre, en tous cas à faire changer nos modes de vie désormais habitués à ce que tout soit accessible rapidement[4].

Et puis, et puis, il y a les images et les écrans. Dans notre société hyperconnectée, l'image - nous le savons bien, nous, qui passons notre temps à regarder notre téléphone portable - occupe une place prédominante, agissant comme le principal vecteur de communication, d'information et d'influence émotionnelle. Omniprésentes, les images façonnent notre perception du réel, stimulent notre mémoire collective et définissent notre identité personnelle et sociale, influençant nos interactions et nos émotions.

En 1998, le sociologue et philosophe d'origine polonaise Zygmunt Bauman parlait déjà de notre époque comme celle de la « *modernité liquide* », faisant suite à la « postmodernité », cette modernité liquide dans laquelle la précarité des conditions économiques et sociales conduit les hommes

4. Cf. Carl Honoré, *Éloge de la lenteur*, Marabout, 2013, 288 p. et Pierre-Yves Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, Rivages Poche, 2000, 224 p.

et les femmes à percevoir le monde comme un ensemble d'objets jetables, d'objets à usage unique, y compris les êtres humains[5]. Agités, anxieux et peu sûrs d'eux, les gens ont du mal à construire une communauté, cherchant la sécurité dans une identité conçue pour maintenir l'autre à distance. Nous vivons, selon lui, dans une époque de décomposition des liens et de fondamentalisme identitaire. L'auteur décrit une société sans repère stable dans laquelle les individus sont amenés à s'adapter sans cesse au changement.

Nous pourrions ajouter à cet état des lieux tant d'autres éléments qui spécifient l'époque que nous vivons et les changements de plus en plus rapides qui la façonnent. Constatant ces évolutions, et tandis que l'idée de progrès ne trouve plus guère de défenseurs, nous pouvons dire qu'un ancien monde a disparu, avec la culture qui lui correspondait, avec ses repères, ses traditions, ses modes de pensée. L'avenir apparaît davantage comme une menace que comme la promesse assurée d'un bonheur à venir. Nous sommes désormais davantage liés par la crainte de catastrophes (militaire, sanitaire, environnementale…) que par l'espérance d'un monde nouveau.

Mais en fait, chers amis, que le monde change ne devrait pas nous surprendre. C'est normal, inévitable. Comme à chaque époque, les changements sont un mélange de bonnes et de mauvaises choses, de menaces et d'opportunités. Et d'une manière ou d'une autre, pourrait-on dire, les enjeux sont toujours les mêmes avec des variantes différentes. Mais, en ces temps qui sont les nôtres, nous voyons que la question spécifique est celle de l'humanité. Comment les changements que je viens d'évoquer transforment, voire affectent, notre humanité ? Quelle humanité nouvelle apparaît devant nos yeux ? Et devant ces changements, quelle est la responsabilité

5. *Liquid Modernity*, Polity Press, 2000.

de l'Université ? Permettez-moi quelques paroles libres sur ce point, qui ne prétendent pas à une quelconque exhaustivité.

Lors de la réception du Prix Nobel de littérature en 1957, Albert Camus désigna l'enjeu des générations suivantes : « *Il leur a fallu* – disait-il, en évoquant tous ceux qui, comme lui, s'étaient battus pour faire cesser la barbarie nazie -, *se forger un art de vivre par temps de catastrophe, pour naître une seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert, contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire.* (...) *Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer à partir de ses seules négations un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance. Il n'est pas sûr qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche immense, mais il est sûr que, partout dans le monde, elle tient déjà son double pari de vérité et de liberté, et, à l'occasion, sait mourir sans haine pour lui.*» Et Albert Camus ajoutait : « *Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse.* »[6] Ces mots, mes amis, ces mots simples

6. Discours d'Albert Camus lors de la remise du Prix Nobel de littérature, Stockholm, 10 décembre 1957.

et clairvoyants, semblent avoir été écrits pour aujourd'hui, et les générations de maintenant peuvent aujourd'hui se les approprier comme ligne de vie. Car finalement, c'est l'enjeu central de notre époque et de nos existences.

Que signifie aujourd'hui « *empêcher que le monde se défasse* » ? Cela peut recouvrir bien sûr beaucoup de réalités. Je dirai simplement empêcher qu'il se déshumanise. Aujourd'hui, le temps semble s'être rétréci. Les crises climatiques, sociales, économiques se succèdent. Elles sont là. Et le Liban, plus que beaucoup d'autres pays, semble avant les autres, avoir connu la descente aux abîmes. Devant la vague qui enfle et qui s'abattra immanquablement sur le monde, devant l'annonce du malheur déjà là et à venir : « *Ninive sera détruite* »[7], que faisons-nous ? Devant les tempêtes qui commencent inéluctablement à tout mettre à terre, comment allons-nous nous comporter ? En restant prostrés et fatalistes ? En accusant les autres ? En nous protégeant, pensant que nous ferons partie de ceux qui échappent au pire ? Ne s'agit-il pas plutôt de tenir debout dans la vague, sans nous laisser emporter ? Et d'aider les autres à tenir debout aussi, afin que dans les changements profonds qui arrivent, le monde ne se déshumanise pas ? C'est là que l'Université doit tenir son rôle.

Certains me diront – et ils auront raison – que voilà des années que notre pays, le Liban, à travers toutes ses guerres et ses crises, a frôlé, subi, pactisé, avec la déshumanisation, avec l'inhumanité. Rien de nouveau. D'autres diront, qu'après tous les drames à répétition, il est normal de profiter de la vie, et de croire que la modernité ouverte va ouvrir de nouveaux espaces de plaisir bien mérités, d'insouciance bien légitime et d'enrichissements nécessaires, même s'ils ne sont pas régulés et semblent parfois indécents.

7. Jonas 3, 4. Le prophète Jonas annonce aux habitants de Ninive que dans quarante jours leur ville sera détruite.

Pourtant, nous sommes bien dans une période qui est destructrice d'humanité, sur les différents registres que je viens d'évoquer. Il s'agit de rester des humains alors que les changements, la peur et la violence, peuvent très vite déshumaniser. Et continuer de croire pour soi et pour les autres que l'histoire de l'homme se fait. Dès lors, interrogeons-nous : les choix que nous posons, si petits soient-ils, ont-ils valeur d'universel ? Prennent-ils en compte un bien plus large que le nôtre ? Contribuent-ils à préserver l'humanité même dans ce qu'il y a de plus caché, modeste, pauvre ? Face au devenir obscur de l'histoire, sommes-nous capables des nécessaires renouvellements intérieurs et des engagements résolus que j'évoquais plus haut ? Je le crois. Même si cela passe souvent par de petits nombres qui sont comme le levain dans la pâte, les catalyseurs de changements.

Chers amis, nous avons célébré les 150 ans de notre Université. Et nous pouvons légitimement être fiers de cette histoire au service de la jeunesse du Liban, cette histoire où tant de personnes ont gravé leur nom, parfois en lettres de sang, pour que vive ce projet à hauteur d'homme. Et permettez-moi ce matin de faire mémoire et de rendre hommage au P. Alban de Jerphanion, Recteur de l'Université de 1958 à 1965, chancelier de l'École supérieure d'ingénieurs de Beyrouth, abattu par un franc-tireur il y a juste 50 ans, le 14 mars 1976. Il s'agit pour nous tous de continuer. Il s'agit de faire en sorte que notre Université prenne soin de l'humanité d'aujourd'hui et donc de demain. Et les temps qui sont les nôtres, ces jours de feu et de sang, rendent encore plus nécessaire ce devoir existentiel.

Certes, notre Université se doit d'être excellente. C'est un impératif. Et je le dis simplement, je crois que nous n'avons pas à avoir honte de ce que nous proposons. Certes, elle doit être en première ligne dans le domaine de la recherche, dans

l'intégration des dernières innovations techniques, que ce soit dans ses programmes ou dans son fonctionnement même. Et nous y travaillons. Certes, notre Université doit être ouverte à l'international, s'appuyant sur une offre académique trilingue (français, anglais, arabe), en lien avec les lieux les meilleurs pour que se poursuivent et s'épanouissent des projets intellectuels, universitaires, professionnels, culturels et technologiques brillants. Oui, tout cela est indispensable et demande chaque jour de veiller à la qualité de ce que nous proposons, suppose des questionnements et des renouvellements nécessaires tant dans nos offres et méthodes de formation que dans les moyens à mettre en œuvre pour tenir cet objectif. Une université qui n'aurait pas cette ambition et ces objectifs ne remplirait pas sa mission.

Mais tout cela, mes amis, ne peut être suffisant. Tout cela ne peut être suffisant s'il ne construit pas l'homme, s'il ne prend pas soin de notre humanité, s'il n'est pas au service de chaque étudiant bien sûr, mais à travers lui, au service de la communauté humaine dans son ensemble. L'Université ne peut être seulement un lieu de production de connaissance et de savoir-faire. Elle doit être le lieu d'une expérience intérieure.

Dans ce travail souterrain, et pas toujours visible, à quoi être attentif ? Vous avez tous, j'en suis sûr, des éléments de réponse, liés à votre histoire personnelle, à votre expérience professionnelle et universitaire, à votre conception de ce que c'est qu'une vie réussie et une vie en relation. Permettez-moi seulement de nommer brièvement, et sans ordre, quelques attitudes qui, à côté des objectifs stratégiques indispensables pour une grande institution comme l'USJ, doivent selon moi être aux soubassements de notre aventure humaine et de notre projet universitaire ; ce qui en fait sa marque, son originalité et sa fierté.

- D'abord, je dirais, **avoir le souci de l'enracinement, de l'intériorité et de la profondeur**. Former des hommes et des femmes enracinés. Vous connaissez le psaume 11 : « *Quand sont ruinées les fondations, que peut faire le juste ?* ». Alors que tout va vite, que le pays change rapidement, que les familles sont dispersées, que l'avenir est indéchiffrable, l'enjeu est d'avoir des racines, des fondements plus que jamais nécessaires afin de ne pas être comme des fétus de paille, ballotés par toutes les vagues, emportés par tous les courants. Ces fondements, ces racines touchent autant à notre histoire personnelle, religieuse, communautaire, nationale bien sûr, mais plus encore à la perception d'une commune humanité avec tout être humain, surtout s'il est différent. Ces fondements qui sont le signe de notre humanité supposent une véritable construction intérieure. L'Université doit favoriser, encourager, susciter et prendre soin de l'intériorité, là où se nouent les réflexions solides et les convictions qui engagent. Aujourd'hui, les espaces de véritable intériorité deviennent rares dans notre monde. Or, celle-ci est indispensable pour former l'être humain, et lui permettre de discerner. Car ne nous trompons pas, pour tenir debout, la charpente intérieure est plus précieuse, plus utile que toutes les armures qui en fait ne protègent guère et isolent.
- Deuxième attitude : **ne pas avoir une âme habituée**. Vous connaissez ce que disait Charles Péguy : « *Il y a quelque chose de pire que d'avoir une mauvaise pensée. C'est d'avoir une pensée toute faite. Il y a quelque chose de pire que d'avoir une mauvaise âme et même de se faire une mauvaise âme. C'est d'avoir une âme toute faite. Il y a quelque chose de pire que d'avoir une âme*

même perverse. C'est d'avoir une âme habituée. » [8] Cette tentation-là, celle d'être installés, nous concerne chacun et chacune. Ne pas avoir une âme habituée signifie avoir un esprit ouvert, curieux, capable d'accueillir et d'intégrer de nouvelles pensées et des avis différents. Mais cela suppose aussi une conscience vive. Ne pas s'endormir. L'un des risques est de s'habituer à ce qui se passe, par lassitude, par complaisance, par intérêt inavoué, laisser les choses aller sans intervenir, parce que cela ne nous concerne pas directement, ou parce que cela va nous coûter, dans tous les sens du terme. Ou plus grave encore, perdre ses capacités de croire encore à un avenir possible. Nous avons besoin d'être aidés pour tenir vives nos consciences personnelles et nationales, pour qu'elles soient nourries autrement que par des slogans faciles, ou de simples courses à la réussite mondaine. Le souci de la vérité, de la droiture et du respect des règles qui fondent toute vie en société ne peut faire l'objet d'arrangements. Nous savons que c'est un combat de chaque instant, et un enjeu aussi bien personnel que national pour que ce pays se relève. La communauté universitaire, et l'expérience même de la vie étudiante, doivent aider, modestement mais réellement, à cela.

- Ensuite, **avoir une vue d'ensemble**. Le Pape Léon, s'adressant aux étudiants des universités pontificales, à Rome, en octobre dernier, insistait sur cet enjeu. Je le cite : « *Aujourd'hui, nous sommes devenus experts dans les détails infinitésimaux de la réalité, mais nous sommes incapables d'avoir à nouveau une vision d'ensemble, une vision qui relie les choses entre elles à travers un sens plus grand et plus profond.* » Et il ajoutait : « *Telle est*

8. Charles Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne suivie d'extraits de la Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne,* Préface de Camille Riquier, Paris, Paris Ouest, 2020.

la grâce de l'étudiant, du chercheur, du savant : recevoir un regard large, qui porte loin, qui ne simplifie pas les questions, qui surmonte la paresse intellectuelle et ainsi vainc l'atrophie spirituelle. (…) L'expérience chrétienne, (…) veut nous enseigner à regarder la vie et la réalité avec un regard unifié, capable de tout embrasser en refusant les logiques partielles »[9]. Cela n'est pas sans faire écho à ce qu'aimait répéter il y a plus de 50 ans, le R.P. Pedro Arrupe, alors Supérieur général de la Compagnie : « *Penser globalement, agir localement, je suis convaincu que cette manière de voir a un réel avenir* ». C'est ce que nous essayons de faire à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth et que nous devons continuer.

- Quatrième attitude (je vous rassure, il n'y en a que cinq) : **savoir écouter et parler.** C'est la première étape de la vie avec l'autre, de la vie en société. Cela n'a malheureusement rien d'évident. Et nous le savons bien. Nous en faisons l'expérience tous les jours où il nous est difficile de ne pas tout de suite réagir, couper l'autre pour se défendre, ou imposer son point de vue, sans toujours savoir ce qu'il veut vraiment dire. Écouter, n'est jamais signe de faiblesse ; c'est le lieu qui reconnaît et respecte l'humanité de l'autre. Et va permettre d'établir un espace où quelque chose peut naître entre des avis différents. Cela suppose d'accepter la complexité, de préférer la nuance aux discours en blanc et noir, de refuser le manichéisme ou le fatalisme qui décourage, et de ne pas se prendre les pieds dans la comparaison mortifère qui fait tant de dégâts dans nos sociétés. L'Université doit aider les étudiants à écouter, pour parler de manière juste, sans peur, mais en respectant toujours l'autre. Elle

9. Homélie du Pape Léon XIV, Célébration eucharistique avec les étudiants des universités pontificales, Lundi 27 octobre 2025.

doit continuer de plus en plus à être un lieu de débat et de proposition au service de l'amélioration de nos institutions et de la vie démocratique et citoyenne de notre pays.

- Enfin, et j'en terminerai par là. Toute formation doit avoir, d'une manière ou d'une autre, comme finalité, **le souci de l'autre**, et le service de la cité. L'Université Saint-Joseph de Beyrouth, de différentes manières, encourage, durant le temps des études, les occasions de se mettre concrètement au service. Les compétences acquises ne doivent pas uniquement être gardées pour son avantage personnel ; elles doivent toujours avoir une vocation plus large. C'est un enjeu qui n'est pas facile, mais c'est bien ce qui est visé lorsque l'on utilise cette formule bien connue de « *former des hommes et des femmes pour les autres* ». Chacun, chacune, sortant de l'Université, riche de ce qu'il a appris et reçu, doit s'interroger pour savoir comment il va prendre soin de l'humanité.

Toutes ces attitudes et d'autres encore, si fondamentales et essentielles, qui trouvent des points d'appui dans la pédagogie ignatienne, sont plus que jamais d'actualité et adaptées à la période redoutable que nous vivons. Mesdames et Messieurs, en ces temps d'incertitude où chacun est ébranlé, et le pays une nouvelle fois mis à terre, nous devons tenir debout et nous soutenir pour continuer à prendre soin ensemble de cette humanité si précieuse et fragile. Ce sera en raison de cela que l'Université Saint-Joseph de Beyrouth remplira complètement sa mission. Et ne sera jamais une université tout à fait comme les autres.

Que St Joseph continue de prendre soin de nous.

Vive l'Université Saint-Joseph de Beyrouth ! Et vive le Liban !

Address by Prof. François Boëdec, SJ
Rector of Saint Joseph University of Beirut

“THE UNIVERSITY IN THE FACE OF THE RISKS OF A DEHUMANIZING WORLD”

On the occasion of the patronal feast
of Saint Joseph University of Beirut
Thursday, March 19, 2026

At Saint Joseph Church of the Jesuit Fathers
Saint Joseph University Street - Monnot - Ashrafieh

His Eminence, Monsignor Paolo Borgia, Apostolic Nuncio of the Holy See to Lebanon,

His Excellency, Mr. Joe Saddi, President of the USJ Board of Trustees,

Ladies and Gentlemen, Ministers, Ambassadors, and Members of Parliament,

Ladies and Gentlemen, Members of the Board of Trustees,

Reverend Father Michael Zammit, SJ, Provincial of the Society of Jesus in the Near East and Maghreb,

Reverend Father Salim Daccache, SJ,

His Excellency, Mr. Abbas El Halabi, President of the Federation of USJ Alumni Associations,

Dear instructors, dear members of the staff, dear students,

Ladies and Gentlemen, distinguished guests,

Dear friends,

One year ago, the Very Reverend Father Arturo Sosa, Superior General of the Society of Jesus, honored us with his presence as we celebrated the 150th anniversary of our university. His visit was far from certain at the time, as the security situation in the country remained uncertain in the weeks leading up to it. Today, we are faced with the same situation, which prevents us from celebrating our patronal feast as we would have wished. Over the past year, much has happened in the country, in the region, and in the world. Yet, the situation has not improved; in fact, it has worsened.

Amid the humanitarian and security crisis we are experiencing, our University is determined to stand alongside every member of our community, students, instructors, and staff whose lives have been affected in one way or another. However, the University's response to the challenges of the moment cannot be limited to the indispensable support

required in times of emergency. It must go further. It must reach deeper.

As you know, the Rector's addresses on the occasion of the patronal feast have, for more than fifty years, become a customary, if not anticipated, moment in the life of the University. At a particular moment in its history, these addresses give voice to the questions, the hopes, and the convictions not only of a person entrusted with responsibility, but also, I believe, to those of an entire university community, and at times perhaps even of a country.

In recent months, I have taken the time to reread the addresses delivered by those who preceded me in this mission. I will not hide that it took quite some time. Not so much to draw inspiration from them, although perhaps a little, but above all to grasp, through the themes they addressed and the words they chose – words such as culture, conscience, resistance, democratic principles, public freedoms, and living together, as well as innovation, boldness, trust, and solidarity. Through the intuitions and the indignations, the nuances and the affirmations they expressed, I came to see one of the places where the life of our University beats most strongly. It is one of the threads that reveals the meaning, the aspirations, and the very reason for being of our *Alma Mater*.

There are words, and there are images that remain engraved in memory. Without trying to be exhaustive, as I address you today for the first time on the feast of Saint Joseph, in this particular context, allow me to share what comes to mind. I remember the emotion of Father Ducruet, Rector of our University from 1975 to 1995. His voice would tighten when he spoke with passion about the situation of the country and the conditions for its recovery. It was on March 19, 1994, in the auditorium that now bears his name at the Campus in Mar Roukoz, in the presence of President Elias Hraoui, who was the

guest of honor at the patronal feast. I was a young Jesuit then. I will never forget that moment. More than any great speech, that emotion spoke to me about our University and about its mission in the service of Lebanon.

Another image also resonates with me today. It is the memory of a scene that revealed something different, yet just as powerful, about the vision and spirit of USJ. It was in 2000, during the celebrations marking the 125th anniversary of the University. On June 24, as those celebratory days came to a close, I was surprised and delighted to witness a magnificent tango performance in the midst of the guests. The idea came from Father Sélim Abou and from his Argentine heart. That tango surprised people. It unsettled them. It carried them toward new harmonies and opened new spaces. In its own way, it spoke of the life and the horizons that the University must celebrate, encourage, and accompany.

More than twenty-five years have passed since that memorable evening. Through all the trials, the crises, and the wars that Lebanon has endured and continues to endure, despite the disappointments, the weariness, and the fatigue, the pulse of life has never stopped beating in the body and heart of our University. The rectors who carried their share of the burden and heat of the day all sought to serve that life. This was the case for Father Chamussy, and then for his successor, Father Daccache, whom I am particularly pleased to greet this evening in your name.

For more than two months now, I have come to understand more clearly each day the extent of the work accomplished in recent years. Much of it has been carried out quietly, often amid the complexity of multiple responsibilities. These past weeks have also confirmed something essential for me. A vision becomes fruitful only when it is shared and received. There can be no university unless it relies on all its human,

intellectual, and spiritual resources, in the diversity of talents and responsibilities. There can be no university unless it truly becomes a community where each person feels respected and encouraged, serving a project greater than themselves and animated by the same spirit.

At every moment in its history, the University must therefore undertake this exercise of renewal. It must find new ways to express its project. Reflecting on the mission of Saint Joseph University, which we are called to carry together and prepare for the future, always requires that we question what we are living and what is happening in the world around us. It also requires that we do not remain confined within a familiar and reassuring circle. We must cultivate the ability, and above all the desire, to encounter those who are different from ourselves. We must listen to what is moving and searching, sometimes uncertainly, both in the human mind and heart and in the transformations of the world. And we must not fear the renewals and transformations that are necessary.

How should we understand what we are living today, and how we are situated within history? One might think here of the well-known distinction Charles Péguy drew in 1910 when speaking about History, between *periods* and *epochs*[1]. Periods are times of transition, often without decisive events. Epochs, on the other hand, move quickly and creatively. They shape the destiny of humanity and may leave a mark for a long time.

Later, in his major work *Time and Narrative*, that monumental inquiry devoted to literary theory[2], Paul Ricoeur shed new light on a third notion: *the event*. For him, an event has historical significance because it carries meaning for the future. However, if it shapes the future, it somehow

1. *Notre jeunesse,* 1910.
2. P. Ricoeur, Time and Narrative, volume 1, Paris, *Le Seuil,* 1983, 324 p.

also reshapes the past. An event creates its own framework of interpretation and transforms the way we read what has already happened.

These philosophical reflections, these interpretive notions and distinctions, are certainly debatable. Reality is often more complex and more intertwined. We live within different temporalities that overlap and intersect. And perhaps, today, such reflections may seem somewhat abstract, distant from our immediate perception of reality, especially in the painful, uncertain, and anxiety-filled period we are going through.

Yet they remind us of something essential. We cannot simply allow ourselves to be carried along by the waves of events that we endure. We must constantly try to discern the signs of the times. We must reread what is happening and what is happening to us. We must identify what truly matters beyond the daily noise of the media. We must take a step back to understand what is unfolding beyond false rumors, conspiracy narratives, and ready-made explanations. And in the midst of all this, we must try to trace a path of meaning.

One might add that the event-based nature of meaning lies at the very heart of the biblical message. Just as with every individual life, the spiritual history of the world is also shaped by events. What matters is not an order fixed for eternity. What matters is what comes into being through the shared action of God and human beings.

I do not know how to define the times we are living through. But what I do know, what we all know and feel, is that these are times of uncertainty and hope, times of powerful storms and of necessary foundations. They are times that call for choices. Choices that require trust, boldness, and quiet determination.

What is also certain is that today, perhaps even more than yesterday, the University cannot simply watch time

pass without seeking to understand what is at stake. It must strive to clearly grasp what the philosopher Karl Jaspers, in 1931, called in the broadest sense of the term, *"the spiritual situation of our time."* Faced with the rise of scientism and the loss of meaning, Jaspers warned that modern Man risks reducing himself to a purely technical or economic function. He therefore called for a return to authentic existence and to inner freedom.

Where do we stand today? On some days, it is difficult to look to the future with confidence. For those who are believers, it can even be difficult to discern how any plan of God might be unfolding. Yes, the future is unclear. It is often unsettling. What will tomorrow bring? For our world, for Lebanon, for our societies, for the planet itself...

What do we see before us? A climate imbalance that we seem unable to slow, with its fires, its floods, and the steady rise in temperatures, along with the migrations that follow. We see wars, sometimes far away, sometimes at our doorstep, sometimes on our own soil, wars that remind us how easily the world can be drawn toward the abyss, conflicts in many other regions of the planet, religious persecutions, a form of neoliberalism that we cannot, or perhaps do not wish to, control, leaving so many people behind along the way, the rise of populism and extremism, the multiplication of illiberal democracies and, in many places, the return of authoritarian or even totalitarian regimes, a global order shaken by the resurgence of imperial ambitions, and a democratic model that is increasingly contested.

In many countries, societies themselves seem fragile and fractured, dialogue becomes difficult, violence is never far away. And we know this all too well, once violence takes root in our lives and in our streets, it is not easy to drive it away.

Everywhere, the horizon seems clouded. The persistence of wars deepens the sense of global devastation. Geopolitical anxiety often pushes the ecological emergency into the background. The word revolution now seems to belong more to the vocabulary of technology than to that of politics, as humanity enters a new digital condition. And resilience, that capacity to endure and overcome hardship, a word so often used, perhaps too often, to describe the Lebanese, sometimes appears to be one of the few remaining forms of hope.

A few years ago, in 2015, Pope Francis, in his Encyclical *Laudato Si'*[3], offered a powerful reminder of the links that exist between the crises we are experiencing across the world: social crisis, ecological crisis, spiritual crisis. Yes, as he often reminded us, *"everything is connected."* He also added that a crisis is always a moment of choice. We may emerge from it better or worse, but we never emerge from it unchanged.

We are living in a time when, across the world, some leaders, sometimes lacking scruples or ethical grounding, seem guided above all by personal interests and personal egos, often hidden behind the mask of nationalism. These leaders exercise power through force. They manipulate communication and information whenever they can. The international community increasingly appears as a notion that has lost much of its substance. International law itself has lost much of its authority. Multilateral organizations see their role diminished, while many nations struggle with a lack of political leadership because of their economic and military weakness.

3. Pope Francis, *Laudato Si'* on Care for Our Common Home, Encyclical Letter, May 24, 2015. Edition presented and commented by CERAS, Brussels, Lessius Editions, 2020.

On another level, the evolution of technology in all its forms both fascinates us and unsettles us. How could we not think, for example, of the questions raised by artificial intelligence? The pace of change is immense, and it continues to accelerate. These technologies promise efficiency and innovation. At the same time, they raise serious questions about our ability to control them. Even more deeply, they force us to reflect on what these transformations are doing to our very way of being human. They challenge our understanding of judgment, of moral responsibility, and of inner freedom. How can we preserve critical thinking in a world saturated with data? And beyond artificial intelligence, many other ethical questions emerge from the evolution of technologies and ideas, including those that concern the beginning and the end of life. These questions are all the more sensitive because our societies increasingly lack a common anthropology, a common understanding of what it means to be human. In this context, the profound changes we are witnessing make places of reflection and formation more necessary than ever.

To this we must add something else, and it is not new: the transformation of our relationship to time and space. We have become "citizens" of a world where distance matters less and less. Speed has taken the upper hand. Those who defend another way of living, who try to restore time to its rightful place, struggle to make themselves heard. And it is even harder for them to change ways of life that have grown accustomed to immediate access to everything[4].

Then there are images and screens. In our hyperconnected society, the image has become central. We know this well for we spend a large part of our day looking at the screen of our mobile phones. Images have become the main vehicle of

4. Cf. Carl Honoré, *Éloge de la lenteur,* Marabout, 2013, 288 p. and Pierre Sansot, Du bon usage de la lenteur, Rivages Poche, 2000, 203 p.

communication, information, and emotional influence. They are everywhere, they shape our perception of reality, they feed our collective memory, they contribute to defining our personal and social identities, and they influence how we interact with others and how we experience our emotions.

As early as 1998, the sociologist and philosopher of Polish origin Zygmunt Bauman described our time as an age of *"liquid modernity,"* following what had been called "postmodernity." In this liquid modernity, the fragility of economic and social conditions leads men and women to perceive the world as a collection of disposable objects, objects meant for single use, sometimes even human beings themselves[5]. Restless, anxious, often uncertain of themselves, people struggle to build lasting communities. They seek security in identities that sometimes take shape by keeping others at a distance. According to Bauman, we live in a time marked by the weakening of social bonds and by forms of identity fundamentalism. He describes a society without stable reference points, where individuals are constantly required to adapt to change.

We could add many other elements to this picture of our time, elements that help define the era we are living in and the increasingly rapid changes that shape it. As we observe these developments, and while the very idea of progress now seems to have fewer and fewer defenders, we can say that an old world has disappeared, together with the culture that sustained it, its reference points, its traditions, and its ways of thinking. The future often appears more as a threat than as the assured promise of happiness to come. What now seems to unite us is not so much the hope of a new world as the shared fear of catastrophe, whether military, health-related, environmental, or otherwise.

5. Liquid Modernity, Polity Press, 2000.

However, dear friends, the fact that the world is changing should not surprise us. It is normal, inevitable. In every era, change has always brought with it both good and bad, both threats and opportunities. In many ways, the essential questions remain the same, even if they appear in different forms. But in the time that is ours, one question stands out, that of our humanity itself. How do the changes I have just described transform, or perhaps even affect, our humanity? What kind of humanity is emerging before our eyes? And in the face of these transformations, what responsibilities does the University bear? Allow me a few reflections on this point. They are simply free thoughts and make no claim to be exhaustive.

When receiving the Nobel Prize in Literature in 1957, Albert Camus identified the challenge facing the generations that would follow, "*They have had* – he said, referring to all those who, like him, had fought to put an end to Nazi barbarism – *to forge for themselves an art of living in times of catastrophe in order to be born a second time and to fight openly against the instinct of death at work in our history. (...) Heir to a corrupt history, in which are mingled fallen revolutions, technology gone mad, dead gods, and worn-out ideologies, where mediocre powers can destroy all yet no longer know how to convince, where intelligence has debased itself to become the servant of hatred and oppression, this generation starting from its own negations has had to re-establish, both within and without, a little of that which constitutes the dignity of life and death. In a world threatened by disintegration, in which our grand inquisitors run the risk of establishing forever the kingdom of death, it knows that it should, in an insane race against the clock, restore among the nations a peace that is not servitude, reconcile anew labour and culture, and remake with all men the Ark of the Covenant. It is not certain that this generation will ever be able to accomplish this immense task, but already it is rising everywhere in the world to the double*

challenge of truth and liberty and, if necessary, knows how to die for it without hate."

Albert Camus added, *"Each generation doubtless feels called upon to reform the world. Mine knows that it will not reform it, but its task is perhaps even greater. It consists in preventing the world from destroying itself."*[6]

These words, my friends, these simple and clear-sighted words, seem to have been written for our own time. The generations of today can take them as a guiding line for life. In the end, they express what may well be the central challenge of our era and of our lives.

What does it mean today *"to prevent the world from destroying itself"*? It can, of course, mean many things. I would simply say that it means preventing the world from becoming dehumanized. Today, time itself seems to have narrowed. Climate, social, and economic crises follow one another. They are already here. And Lebanon, more than many other countries, seems to have experienced before others the descent into the abyss. Faced with the rising wave that will inevitably crash upon the world, faced with the announcement of misfortune already present and still to come, *"Nineveh will be destroyed,"*[7] what do we do? When the storms begin, inevitably, to bring everything down, how do we respond? Do we remain paralyzed and fatalistic? Do we blame others? Do we protect ourselves, believing that we might be among those who escape the worst? Or is it rather a matter of standing upright in the wave, refusing to be carried away by it? And of helping others to remain standing as well, so that in the profound transformations that are coming, the world does

6. Albert Camus, Speech at the Nobel Prize in Literature Award Ceremony, Stockholm, December 10, 1957.
7. Jonah 3:4. The prophet Jonah announces to the inhabitants of Nineveh that in forty days their city will be destroyed.

not become dehumanized? This is where the University must assume its role.

Some will say, and they will be right, that for years our country, Lebanon, through its wars and its crises, has brushed against, endured, and even compromised with dehumanization, with inhumanity. Nothing new. Others will say that after so many repeated tragedies it is natural to enjoy life, and to believe that an open modernity will create new spaces for well-deserved pleasure, legitimate carefreeness, and necessary enrichment, even when these are not regulated and sometimes seem indecent.

Yet we are indeed living in a period that destroys our humanity, in the many ways I have just mentioned. The challenge is to remain human when change, fear, and violence can so quickly lead to dehumanization. It is to continue believing, for ourselves and for others, that the history of humanity is still being made. Let us ask ourselves, then: do the choices we make, however small they may seem, carry a universal value? Do they take into account a good that is greater than our own? Do they help preserve humanity, even in what is most hidden, most modest, most fragile? Faced with the uncertain course of history, are we capable of the necessary inner renewal and the firm commitments that I mentioned earlier? I believe we are. Even if this often begins with small numbers, like yeast in the dough, quietly acting as catalysts for change.

Dear friends, we have just celebrated the 150th anniversary of our University. And we can legitimately be proud of this history in the service of the youth of Lebanon, a history in which so many men and women have inscribed their names, sometimes in letters of blood, so that this deeply human project might live. Allow me this morning to remember and to pay tribute to Father Alban de Jerphanion, Rector of the

University from 1958 to 1965, Chancellor of the School of Engineering of Beirut, who was shot by a sniper exactly fifty years ago, on March 14, 1976. Our task now is to continue. Our task is to ensure that our University continues to care for the humanity of today, and therefore for that of tomorrow. And the times we are living through, these days of fire and blood, make this responsibility all the more necessary.

Our University must certainly strive for excellence. That is not optional. And I say this simply: I believe we have no reason to be ashamed of what we offer. Of course, the University must remain at the forefront of research and integrate the latest technological innovations, both in its academic programs and in the way it operates, and we are working toward that. Of course, our University must remain open to the world. It does so through a trilingual academic offering, in French, English, and Arabic, and through strong connections with leading institutions so that intellectual, academic, professional, cultural, and technological projects can continue to grow and flourish. Yes, all of this is essential. It requires constant attention to the quality of what we offer. It calls for regular questioning and renewal in our programs, our teaching methods, and the resources we need to sustain to this mission. A university that did not have such ambition and such objectives would not fulfill its mission.

But all of this, my friends, cannot be enough. It cannot be enough if it does not also build the human person. It cannot be enough if it does not care for our humanity. The University must serve each student, certainly, but through them it must also serve the wider human community. A university cannot be only a place where knowledge is produced and skills are developed. It must also be a place where an inner experience becomes possible.

In this quieter and often less visible work, what should we pay attention to? I am sure that each of you already carries your own answers, shaped by your personal story, your professional and academic experience, and your own understanding of what it means to live a successful life and to live in relationship with others. Allow me simply to mention, briefly and without any particular order, a few attitudes that, alongside the strategic objectives necessary for a major institution like USJ, should form the foundations of our human adventure and our university project. They are part of what gives this University its character, its originality, and its pride.

- First, **the importance of rootedness, interiority, and depth**. Our task is to form men and women who are rooted. You know the words of Psalm 11: *"When the foundations are destroyed, what can the righteous do?"* At a time when everything moves quickly, when the country is changing rapidly, when families are scattered, and when the future seems difficult to read, the challenge is to develop roots and foundations that allow us to stand firm rather than becoming like straw carried away by every wave and every current. These foundations touch upon our personal histories, our religious traditions, our communities, and our nation. But they also reach something deeper: the recognition of our shared humanity with every human being, especially with those who are different from us. Such foundations, which are a sign of our humanity, require genuine inner formation. The University must encourage, support, and protect spaces of interiority, where thoughtful reflection takes shape and where convictions capable of guiding action are formed. In today's world, spaces for true interiority are becoming rare. However, they are essential if we want to form human beings capable of discernment. Let us not be mistaken: to remain standing, an inner structure is far

more precious and far more useful than any armor, which in reality protects little and often isolates us.

- A second attitude is **not to have an accustomed soul**. Charles Péguy once said, *"There is something worse than having a bad thought. It is having a ready-made thought. There is something worse than having a bad soul, even worse than forming a bad soul. It is having a ready-made soul. There is something worse than having a perverse soul. It is having an accustomed soul."*[8] This temptation, the temptation to settle comfortably into things as they are, concerns every one of us. To avoid having an accustomed soul means remaining open, curious, ready to welcome new ideas and different perspectives. But it also requires a vigilant conscience. We must not fall asleep. One of the risks is that we become accustomed to what is happening around us, out of fatigue, complacency, or quiet self-interest. We let things continue without reacting because they do not concern us directly, or because speaking out would cost us something. Even worse is the moment when we lose the ability to believe that a different future is still possible. We need help in keeping our personal and national consciences alive, nourished by something deeper than easy slogans or the simple pursuit of worldly success. The search for truth, the commitment to integrity, and respect for the rules that sustain life in society cannot be matters of convenience. We know that this is a struggle that must be renewed every day. It is both a personal and a national challenge if this country is to rise again. The university community, and the experience of student life itself, must help sustain this effort, modestly perhaps, but in a real and meaningful way.

8. Charles Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne, followed by excerpts from Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne,* Preface by Camille Riquier, Paris, Paris Ouest, 2020.

- Next, we need to **cultivate a broader vision**. Pope Leo, speaking last October to the students of the pontifical universities in Rome, insisted strongly on this point. I quote him: *"Today, we have become experts in the smallest details of reality, yet we have lost the capability of an overarching vision that integrates things through a deeper and greater meaning."* And he added: *"Indeed, the grace of being a student, researcher or scholar means accepting a broad vision that can see far into the distance; that does not simplify problems nor fear questions; that overcomes intellectual laziness and, in doing so, also defeats spiritual decay. (...) The Christian experience (...) wishes to teach us to look at life and reality with a unified gaze, capable of embracing everything while rejecting merely partial ways of thinking."*[9] These words echo what the Very Reverend Father Pedro Arrupe, then Superior General of the Society of Jesus, liked to repeat more than fifty years ago: *"Think globally, act locally. I am convinced that this way of seeing has a real future."* This is precisely what we try to do at Saint Joseph University of Beirut, and what we must continue to do.
- A fourth attitude, and I reassure you there are only five, is **learning how to listen and how to speak**. This is the first step of living with others and of living in society. Unfortunately, this is far from obvious. We know this well. We experience it every day, when it becomes difficult not to react immediately, to interrupt the other person in order to defend ourselves, or to impose our own point of view before truly understanding what the other person is trying to say. Listening is never a sign of weakness. It is the place where the humanity of the other person

9. Homily of Pope Leo XIV, Eucharistic Celebration with students of Pontifical Universities, Monday, October 27, 2025.

is recognized and respected. It opens a space where something new can emerge between different viewpoints. It requires accepting complexity, choosing nuance rather than black-and-white positions, refusing the forms of Manichaeism or fatalism that discourage action, and resisting the destructive comparisons that cause so much damage in our societies. The University must help students learn to listen so that they can speak with clarity and fairness, without fear, yet always with respect for others. More and more, it must remain a place where debate and reflection can flourish, in the service of strengthening our institutions and nurturing the democratic and civic life of our country.

- Finally, and I will conclude with this. Every form of education must, in one way or another, aim at **concern for others** and service to the community. Saint Joseph University of Beirut encourages, in many ways, opportunities during the years of study for students to concretely engage in service. The knowledge and skills that are acquired should not be kept only for personal advantage. They must always bear a broader purpose. This is not always easy, but it is precisely what is meant by the well-known expression *"to form men and women for others."* Each person leaving the University, enriched by what they have learned and received, must ask themselves how they will take responsibility for caring for our shared humanity.

All these attitudes, and many others that are just as essential, draw strength from the Ignatian pedagogical tradition. They are more relevant than ever in the difficult time we are living through. Ladies and gentlemen, in these uncertain days, when each and every one of us feels shaken and our country once again finds itself brought to its knees, we must remain standing and support one another so that

together we may continue to care for this precious and fragile humanity. It is through this commitment that Saint Joseph University will fully accomplish its mission. And it is through this that it will never be a university quite like the others.

May Saint Joseph continue to watch over us.

Long live Saint Joseph University of Beirut! And long live Lebanon!

كلمة البروفسور فرانسوا بوادك اليسوعيّ
رئيس جامعة القدّيس يوسف في بيروت

«الجامعة في مواجهة مخاطر عالمٍ يتجرّد من إنسانيَّته»

لمناسبة عيد شفيع جامعة القدّيس يوسف في بيروت
يوم الخميس الواقع فيه ١٩ آذار (مارس) ٢٠٢٦

في كنيسة مار يوسف للآباء اليسوعيين

سعادة السفير البابويّ في لبنان المونسنيور باولو بورجيا Paolo Borgia،

معالي الوزير السيّد جو صدّي، رئيس المجلس الأعلى لجامعة القدّيس يوسف في بيروت،

حضرات السيّدات والسادة الوزراء والسفراء والنوّاب،

حضرات السيّدات والسادة أعضاء المجلس الأعلى في الجامعة،

حضرة الأب مايكل زاميط اليسوعيّ، الرئيس الإقليميّ للرهبنة اليسوعيّة في الشرق الأدنى والمغرب العربيّ،

حضرة الأب سليم دكّاش اليسوعيّ،

معالي الوزير عبّاس الحلبي، رئيس اتّحاد جمعيّات قدامى وخريّجي جامعة القدّيس يوسف في بيروت،

حضرات الأساتذة وأعضاء الهيئة الإداريّة والطلاّب الأعزّاء،

حضرات السيّدات والسادة، مع حفظ الألقاب،

أيّها الأصدقاء الأعزّاء،

قبل عامٍ واحد، شرّفنا الأب أرتورو سوزا Arturo Sosa، الرئيس العامّ للرهبنة اليسوعيّة، بحضوره ومشاركتنا الاحتفال بالذكرى المئة والخمسين لتأسيس جامعتنا، مانحًا إيّانا فرحًا كبيرًا. ولم تكن زيارته آنذاك أمرًا بديهيًّا، إذ إنّ الوضع الأمنيّ في البلاد خلال الأسابيع التي سبقت الزيارة كان لا يزال غير مستقرّ. واليوم نجد أنفسنا أمام الوضع نفسه، وهو ما يحول دون أن نحتفل بعيد شفيع جامعتنا كما كنّا نتمنّى. منذ عام، جرت أحداث كثيرة في البلاد وفي المنطقة وفي العالم، غير أنّ الوضع لم يتحسّن، بل ازداد سوءًا. في خضمّ الأزمة الإنسانيّة والأمنيّة التي نتخبّط فيها، تحرص جامعتنا على الوقوف إلى جانب جميع أفراد مجتمعها الجامعيّ المؤلَّف من الطلاّب، والأساتذة، وأعضاء الهيئة الإداريّة، ممّن تضعهم الظروف الراهنة في صعوباتٍ بشكلٍ أو بآخر. غير أنّ استجابة جامعتنا للتحدّيات الراهنة لا يمكن أن تقتصر على الدعم الطارئ والضروريّ فحسب، بل ينبغي أن تكون على مستوى أوسع وأعمق.

كما تعلمون، أصبحت خطابات رئيس الجامعة في عيد شفيعها، منذ أكثر من خمسين عامًا، موعدًا معتادًا، بل منتظرًا، يشكّل جزءًا من حياة الجامعة التي تعبّر، في لحظة محدّدة من تاريخها، عن التساؤلات والآمال والقناعات، لا لرجلٍ يتحمّل مسؤوليّة فحسب، بل أيضًا برأيي، وبشكلٍ واسع، لمجتمعٍ جامعيّ بأسره، وربّما حتّى، في بعض اللحظات، لبلدٍ كامل. خلال

الأشهر الماضية، رغبتُ في إعادة قراءة خطابات الذين سبقوني في هذه المهمّة. ولن أخفي عليكم أنّ ذلك استغرق منّي وقتًا غير قليل! ولم يكن الهدف أن أستلهم منها بعض الأفكار – وإن كان ذلك ممكنًا! – بل كان هدفي قبل كلّ شيء أن أستشعر، من خلال الموضوعات التي طُرِحَت، والكلمات التي استُخدِمَت – مثل الثقافة، والضمير، والمقاومة، والمبادئ الديمقراطيّة، والحريّات العامّة، والعيش المشترك، وكذلك الابتكار، والجرأة، والثقة، والتضامن... –، ومن خلال الحدس ومشاعر الاستياء، والمفارقات والتأكيدات التي تمّ التعبير عنها، أحدَ الأماكن المميّزة التي تنبض فيها حياة جامعتنا، وأحدَ الخطوط العريضة التي تشير إلى المعنى، والتطلّعات، وعلّة وجود جامعتنا.

ثمّة كلمات، وثمّة أيضًا الصور التي تبقى راسخة في الذاكرة. ومن دون ادّعاء الإحاطة بكلّ شيء، وفي اللحظة التي أتوجّه فيها إليكم اليوم للمرّة الأولى في عيد القدّيس يوسف ، وفي هذا الظرف الخاصّ، اسمحوا لي أن أشارككم تأثرا لا يزال حاضرًا في ذهني وهو تأثّر الأب دوكرويه Ducruet، رئيس جامعتنا من العام ١٩٧٥ إلى العام ١٩٩٥؛ الذي كان يخنق صوته عندما يتحدّث بشغف عن وضع البلاد وظروف نهوضها من جديد. كان ذلك في ١٩ آذار/مارس ١٩٩٤، في القاعة التي تحمل اليوم اسمه في حرم مار روكز، وأمام رئيس الجمهوريّة إلياس الهراوي، ضيف الشرف في الاحتفال بعيد شفيع الجامعة. كنتُ آنذاك يسوعيًّا شابًّا. ولم أنسَ ذلك التأثّر الذي حاكاني، أكثر من أي خطابات عظيمة، عن جامعتنا ورسالتها في خدمة لبنان.

ثمّة أيضًا صورة أخرى تسكنني هذا المساء، هي ذكرى مشهدٍ عنى لي الكثير، بطريقة مختلفة أيضًا، عن مشروع جامعة القدّيس يوسف في بيروت وروحها. كان ذلك عام ٢٠٠٠، خلال الاحتفالات بذكرى مرور ١٢٥ عامًا على تأسيس الجامعة. في اختتام تلك الأيّام الاحتفاليّة، في ٢٤ حزيران/يونيو، كم كان اعجابي كبيرا حين حضرت، بفرحٍ كبير، عرضًا رائعًا لرقصة التانغو في وسط المدعوّين. كانت الفكرة من الأب سليم عبو وقلبه الأرجنتينيّ. لقد كانت رقصة التانغو تلك، بما أثارته من دهشة وما أحدثته من تحوّل، وبما حملته من إيقاعات جديدة وما فتحته من آفاقٍ رحبة، تعبّر خير تعبير عن تلك الحياة والآفاق المفتوحة التي ينبغي للجامعة أن تحتفل بها، وأن تشجّعها وترافقها.

لقد مرّ أكثر من خمسة وعشرين عامًا منذ تلك الأمسية التي لا تُنسى. من خلال كلّ المِحَن والأزمات والحروب التي رزح لبنان تحت وطأتها ولا يزال يمرّ بها، وعلى الرغم من كلّ خيبات الأمل والتعب والإرهاق، لم يتوقّف نبض الحياة عن الخفقان في جسد جامعتنا

وقلبها. وقد رغب الرؤساء الذين تعاقبوا على حمل نصيبهم من أعباء كلّ يوم في أن يكونوا في خدمة هذه الحياة. كانت هذه حال الأب شاموسي Chamussy، ثمّ خليفته الأب دكّاش، الذي يسعدني بشكلّ خاص هذا المساء أن أحيّيه باسمكم جميعًا. منذ أكثر من شهرين، ازداد إدراكي يومًا بعد يوم لحجم العمل الذي أُنجز خلال السنوات الماضية هذه، وغالبًا ما تمّ ذلك في الخفاء وفي إنجاز المهامّ المعقَّدة. كما أكّدت لي هذه الأسابيع أيضًا أنّه لا توجد رؤية مثمرة إلّا إذا كانت مشتركة ومُتَّفَق عليها. فلا تكون هناك جامعة إلا إذا استندت إلى جميع مواردها البشريّة والفكريّة والروحيّة، في تنوّع المواهب والوظائف. ولا توجد جامعة إلا إذا كانت بالفعل جماعة حقيقيّة يشعر فيها كلّ فرد بالاحترام والتشجيع، في خدمة مشروع يتجاوزها، ويعيش الجميع فيها بروح واحدة.

ومن ثمّ، يتعيّن على الجامعة، في كلّ عصر، أن تقوم بممارسة هذا التحديث، وإعادة صياغة مشروعها بصورة متجدّدة. إنّ التفكير في رسالة جامعة القدّيس يوسف التي يتوجَّب علينا جميعًا رعايتها والحفاظ عليها، وإعدادها للمستقبل، يفترض دائمًا أن نتساءل عمّا نعيشه نحن، وعمّا يحدث في هذا العالم. وهذا يقتضي ألّا ننغلق على أنفسنا ضمن دائرة مألوفة ومطمئنة، بل أن نمتلك القدرة، بل قبل ذلك الرغبة والشوق للقاء الآخر المختلف، والإصغاء إلى ما يتحرّك ويتلمّس طريقه، أحيانًا بشكل غير واضح، في عقل الإنسان وقلبه كما في التحوّلات التي يشهدها العالم. كما يقتضي ألّا نخشى ما تفرضه الضرورة من تجدّدات وتحوّلات.

كيف نفكّر اليوم فيما نعيشه، وفي موقعنا ضمن التاريخ؟ يمكن أن نستحضر هنا هذا التمييز المعروف الذي أشار إليه شارل بيغي Charles Péguy في العام 1910 بشأن التاريخ، بين الفترات والعصور[1]، بين أوقات انتقاليّة تخلو من أحداث أساسيّة، وبين العصور السريعة والخلّاقة التي تفرض شكلًا على مصير البشريّة، وتثبّته ربّما لفترة طويلة. وفي وقت لاحق، في عمله الكبير الزمن والسرد، هذا البحث الضخم المخصَّص للنظريّة الأدبيّة[2]، سلّط بول ريكور **Paul Ricoeur** ضوءًا جديدًا على مصطلح ثالث، وهو **الحدث**. فبالنسبة إليه، للحدث بُعد تاريخيّ، وله معنى من منظور المستقبل. لكنّه، وإن كان يحدّد المستقبل، فإنّه يحدّد أيضًا الماضي، بمعنى ما، لأنّه يُنتج إطار تفسيره الخاصّ ويؤثّر في قراءتنا لما حدث في الماضي.

1. *Notre jeunesse*, 1910.
2. P. Ricoeur, *Temps et Récit*, tome 1, Paris, Le Seuil, 1983, 324 p.

لا شكّ أنّ هذه التأمّلات الفلسفيّة، وهذه المفاهيم التفسيريّة، وهذه التمييزات، يمكن أن تكون موضوع نقاش وجدل. لا شكّ أيضًا أنّ الأمور أكثر تعقيدًا وتشابكًا، لأنّنا نعيش في أزمنة غالبًا ما تتعايش وتتقاطع. وربّما تبدو لنا، ببساطة، هذا المساء مجرّدة قليلًا، بعيدة عن فهمنا للواقع، خصوصًا في الفترة المؤلمة والمجهولة والمليئة بالقلق التي نعيشها. ومع ذلك، يبدو لي أنّها تدعونا إلى عدم السماح لأنفسنا بأن نُحمَل ببساطة على أمواج الأحداث التي نخضع لها. علينا باستمرار محاولة تمييز علامات الأزمنة، وإعادة قراءة ما يحدث وما يصيبنا، وتحديد ما هو مهمّ فيما وراء زبد الإعلام اليوميّ، وأخذ المسافة اللازمة لفهم ما يجري بعيدًا عن الشائعات غالبًا الزائفة، والخطابات المؤامراتيّة، والفهم المُبسَّط والمُعَدّ مسبقًا، ومحاولة رسم طريق للمعنى في كلّ ذلك. يمكننا أن نضيف هنا أن معنىّ الحدث يكمن في جوهر الرسالة البيبليّة. أسوةً بتاريخ كلّ فرد، فإنّ التاريخ الروحيّ للعالم قائم على الأحداث. والأهمّ ليس في ترتيب ثابت منذ الأزل، بل فيما يحدث من خلال الفعل المشترك بين لله والبشر.

لا أعرف كيف يمكن وصف الأزمنة التي نعيشها، لكن ما أعلمه، وما نعلمه جميعًا، وما نشعر به، هو أنّها أزمنة من عدم اليقين والرجاء، أزمنة من العواصف العاتية والأسس الضروريّة، أزمنة تدفع إلى اتّخاذ خيارات، وتتطلّب الثقة والجرأة والصلابة اللطيفة. وما هو مؤكّد أيضًا، هو أنّ الجامعة، اليوم، كما في الأمس، وربّما أكثر من الأمس، لا يمكنها أن تكتفي بمراقبة مرور الزمن من دون محاولة فهم تحدّياته، ومن دون محاولة امتلاك وعي واضح لما كان الفيلسوف كارل ياسبرز Karl Jaspers يسمّيه «الوضع الروحيّ لعصرنا» بمعناه الواسع، في العام ١٩٣١، في سبيل التموضع بطريقة إنسانيّة جدًّا وللتحدّث تحديدًا إلى الإنسان. في مواجهة تصاعد التطرّف العلميّ وفقدان المعنى، كان ياسبرز يحذّر حينها من أنّ الإنسان الحديث قد ينحصر في وظيفته التقنيّة أو الاقتصاديّة فقط. وكان يدعو إلى العودة إلى الوجود الأصيل وإلى الحريّة الداخليّة.

أين نحن اليوم من كلّ هذا؟ في بعض الأيّام، يصعب علينا أن نُلقي نظرة واثقة نحو المستقبل. ولأولئك الذين يؤمنون، يصعب أحيانًا رؤية تحقيق أي مخطّط إلهيّ. نعم، المستقبل ليس واضحًا، وغالبًا ما يكون مقلقًا. ما الذي سيحمله الغد؟ عالمنا، لبنان، مجتمعاتنا، وضع كوكبنا...؟ ماذا نرى أمام أعيننا؟ نرى اضطرابًا مناخيًّا يبدو أنّنا غير قادرين على كبحه، مع حرائقه، وفيضاناته وارتفاع درجات الحرارة المستمرّ، والهجرات المصاحبة لحروب بعيدة أو على أبوابنا وعلى أراضينا، نرى أنّها قد تدفع العالم نحو الهاوية، وصراعات في أماكن كثيرة أخرى من الكوكب، واضطهادات دينيّة، ونظامًا ليبراليًّا جديدًا لا نستطيع أو لا نريد

السيطرة عليه ويترك الكثيرين على هامش الطريق، ونرى ازديادًا للشعبويّة والتطرّف، وتكاثر الديمقراطيّات غير الليبراليّة، إن لم يكن الأنظمة الاستبداديّة والتوتاليتاريّة في كلّ مكان تقريبًا، ونظامًا عالميًّا مهدّدًا بعودة الإمبراطوريّات، ونموذجًا ديمقراطيًّا محلّ نزاع متزايد، ثمّ في كثير من البلدان، نرى مجتمعاتٍ ضعيفة ومقسّمة، يصعب فيها الحوار، وعنفًا دائمًا قريبًا. ونحن نعلم جيّدًا أنّه بمجرّد أن يتجذّر العنف في حياتنا وشوارعنا فليس من السهل التخلّص منه.

في كلّ مكان، يبدو الأفق مسدودًا. ويزيد وقع الحروب من شعورنا بالدمار الذي يهدّد كوكب الأرض، إلى درجة أنّ القلق الجيوسياسيّ يبدو وكأنّه يهمّش الطوارئ البيئيّة. يبدو أنّ الثورة اليوم تنتمي أكثر إلى المعجم التكنولوجيّ، مع دخول البشريّة في الحالة الرقميّة الجديدة، أكثر منها إلى المفردات السياسيّة. أمّا المرونة، تلك القدرة على تجاوز المِحَن، التي غالبًا ما منحناها للبنانيّين، وربّما أكثر من اللازم، فتبدو كإحدى أشكال الرجاء النادرة. قبل بضع سنوات، في العام ٢٠١٥، أضاء البابا فرنسيس في رسالته ***Laudato Si*** «كن مسبَّحًا»[٣] الروابط الموجودة على الساحة العالميّة بين الأزمات المختلفة التي نعيشها ونتخبّط فيها: الأزمة الاجتماعيّة، والأزمة البيئيّة، والأزمة الروحيّة. نعم، «كلّ شيء مرتبط»، كما كان يحبّ أن يكرّر، مضيفًا أنّ الأزمة هي لحظة اتّخاذ خيار. يمكننا أن نخرج منها أفضل أو أسوأ، لكن لا يمكن أن نخرج منها كما كنّا.

نحن نعيش في زمن يبدو فيه أنّ القادة حول العالم، أحيانًا ممّن يفتقرون إلى الضمير والأخلاق، تقودهم فقط مصالحهم وأهواؤهم الشخصيّة المتخفيّة أحيانًا وراء قناع الوطنيّة. يمارس هؤلاء القادة سلطتهم بعنف، ويتلاعبون بالتواصل والإعلام قدر ما يستطيعون. ويبدو المجتمع الدوليّ أكثر فأكثر كمفهوم فارغ من المعنى، بينما فقد القانون الدوليّ الكثير من سلطته. وتقلّص دور المنظّمات متعدّدة الأطراف بشكل كبير، في حين تفتقر دول كثيرة إلى القيادة السياسيّة بسبب ضعفها الاقتصاديّ والعسكريّ.

وعلى صعيد آخر، يُثير تطوّر التقنيّات من كلّ نوع مزيجًا من الإعجاب والقلق. بالطبع، كيف يمكننا ألّا نفكّر هنا بالقضايا التي يطرحها هذا التطوّر، على سبيل المثال، الذكاء الاصطناعيّ؟ فالتطوّرات هائلة، وسريعة بشكل متزايد. إنّها تعد بالكفاءة والابتكار، لكنّها تثير تساؤلات حول قدرة الإنسان على التحكّم بها. وأكثر من ذلك، فهي تسائلنا حول التغيّرات

3. Pape François, *Lettre encyclique Laudato Si', sur la sauvegarde de la Maison commune*, 24 mai 2015, édition présentée et commentée par le CERAS, Bruxelles, Lessius éditions, 2020.

التي تحدثها في طبيعتنا الإنسانيّة نفسها، مثيرة تساؤلات حول قيمة الحكم، والمسؤوليّة الأخلاقيّة، والحرّيّة الداخليّة. كيف نحافظ على الروح النقديّة في عالم مشبع بالبيانات؟ ناهيك عن العديد من القضايا الأخلاقيّة الأخرى التي يطرحها تطوّر التقنيّات والمفاهيم، مثل تلك المتعلّقة ببداية الحياة ونهايتها. وتصبح هذه القضايا أكثر حساسيّة لأنّ مجتمعاتنا لم تعد تمتلك في الغالب تصوّرًا مشتركًا للإنسان، أي قاعدة مشتركة لفهم ماهيّة الإنسان. ومن هنا، تجعل هذه التغيّرات الكبرى أماكن التفكير والتنشئة أشدّ ضرورة.

تجدر الإضافة الى ذلك – وهذا ليس بجديد – تغيّر علاقتنا بالزمان والمكان. نحن «مواطنون» في عالم أصبح فيه المكان أقلّ أهميّة. لقد غلبت السرعة. وأولئك المدافعون عن نمط حياة آخر الذين يرغبون في إعادة الزمن إلى مكانته يجدون صعوبة كبيرة في إيصال صوتهم، على الأقلّ في محاولة تغيير أنماط حياتنا التي اعتادت من الآن وصاعدًا على أن يكون كلّ شيء متاحًا بسرعة .[4]

من ثمّ، هناك الصور والشاشات. في مجتمعنا المترابط بشكلٍ مفرط، تحتلّ الصورة مكانة مهيمنة – ونحن نعلم ذلك جيّدًا، نحن الذين نقضي وقتنا في النظر إلى هواتفنا المحمولة –، فهي تعمل كوسيلة رئيسيّة للتواصل، والمعلومات، والتأثير العاطفيّ. الصور الدائمة الوجود تشكّل إدراكنا للواقع، وتحفّز ذاكرتنا الجماعيّة، وتحدّد هويّتنا الشخصيّة والاجتماعيّة، مؤثّرةً على تفاعلاتنا ومشاعرنا.

في العام ١٩٩٨، تحدّث العالم الاجتماعيّ والفيلسوف ذو الأصل البولندي زيجمونت باومان Zygmunt Bauman عن عصرنا باعتباره عصر «الحداثة السائلة»، بعد مرحلة «ما بعد الحداثة»، تلك الحداثة السائلة التي تجعل هشاشة الظروف الاقتصاديّة والاجتماعيّة تدفع الرجال والنساء إلى النظر إلى العالم كمجموعة من الأشياء القابلة للرمي ولاستخدامها مرّة واحدة، بما في ذلك البشر أنفسهم[5]. كونهم يعيشون مضطربين، قلقين، وغير واثقين من أنفسهم، يجد الناس صعوبة في بناء مجتمع، ويبحثون عن الأمان في هويّة مصمَّمة لإبقاء الآخرين على مسافة. وفقًا له، نحن نعيش في زمن تفكّك الروابط وأصوليّة الهويّة. ويصف الكاتب مجتمعًا بلا معالم ثابتة حيث يُجبَر الأفراد على التكيّف المستمرّ مع التغيير.

4. Cf. Carl Honoré, *Eloge de la lenteur*, Marabout, 2013, 288 p. et Pierre-Yves Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, Rivages Poche, 2000, 224 p.
5. *Liquid Modernity*, Polity Press, 2000.

يمكننا أن نُضيف إلى هذا المشهد العديد من العناصر الأخرى التي تحدّد العصر الذي نعيشه والتغيّرات السريعة المتزايدة التي تشكّله. ونحن إذ نلاحظ هذه التطوّرات، وبينما لم يعد هناك الكثير من المدافعين عن فكرة التقدّم، يمكننا القول إنّ عالمًا قديمًا قد اختفى، مع ثقافته المرتبطة به، ومع معالمه وتقاليده، وأنماط تفكيره. يبدو المستقبل أكثر تهديدًا من كونه وعدًا مضمونًا بسعادة قادمة. نحن الآن أكثر ارتباطًا بالخوف من الكوارث (العسكريّة والصحيّة والبيئيّة...) منه بالرجاء في عالم جديد.

لكن في الواقع، أصدقائي الأعزّاء، يجب ألّا يفاجئنا تغيّر العالم. فهذا أمر طبيعيّ ولا مفرّ منه. كما هو الحال في كلّ عصر، التغييرات هي مزيج من الأمور الجيّدة والسيّئة، من التهديدات والفرص. وبطريقة أو بأخرى، يمكن القول إنّ التحدّيات تظلّ هي نفسها دائمًا مع اختلاف التفاصيل. لكن في هذه الأزمنة التي نعيشها، نرى أنّ السؤال الخاصّ يكمن في الإنسانيّة نفسها. كيف تبدّل التغييرات التي ذكرتها لتوّي إنسانيّتنا، بل كيف تؤثّر عليها ؟ أيّ نوع جديد من الإنسانيّة يظهر أمام أعيننا؟ وأمام هذه التغييرات، ما هي مسؤوليّة الجامعة؟ اسمحوا لي ببضع كلمات عفويّة حول هذه النقطة والتي لا تدّعي الشموليّة أو الإجابة الكاملة.

في أثناء تسلّمه جائزة نوبل للأدب عام ١٩٥٧، أشار ألبير كامو Albert Camus إلى التحدّي الذي تواجهه الأجيال القادمة، متحدّثًا عن كلّ أولئك الذين حاربوا مثله لوضع حدّ للوحشيّة النازيّة وقال: «لقد اضطروا إلى ابتكار فنّ العيش في أوقات الكوارث ليولدوا مرّة ثانية ومن ثمّ يكافحوا، بوجهٍ مكشوف، ضدّ غريزة الموت الفاعلة في تاريخنا. (...) كونها وريثة تاريخ فاسد تتداخل فيه الثورات المنهارة، والتقنيّات المجنونة، والآلهة الميّتة والأيديولوجيّات المنهكة، حيث تستطيع قوى رديئة اليوم تدمير كلّ شيء لكنّها لم تعد تعرف كيف تُقنع، وحيث انخفض الذكاء ليصبح خادمًا للكراهية والاضطهاد، كان على هذا الجيل، في ذاته ومن حوله، أن يعيد بناء بعض ما يشكّل كرامة العيش والموت من خلال مواقفه الرافضة وحدها. أمام عالم مهدّد بالتفكّك، حيث يهدّد أولئك الكبار الذين يوجّهون أصابع الاتّهام إلينا بإنشاء ممالك الموت إلى الأبد، يعلم هذا الجيل أنّه يجب عليه، في نوع من سباق محموم ضدّ الزمن، إعادة السلام بين الأمم بطريقة لا يكون هذا السلام سلام عبوديّة، وإعادة التوفيق بين العمل والثقافة، وبناء فلك تحالف مع جميع البشر. ليس من المؤكّد أنّه سيتمكّن يومًا من إنجاز هذه المهمّة الضخمة، لكن من المؤكّد أنّه حقّق بالفعل رهانه المزدوج على الحقيقة والحرّيّة في كلّ أنحاء العالم، ويعرف بالمناسبة كيف يموت بلا كراهية من أجل تحقيق ذلك». وأضاف

ألبير كامو: «كلّ جيل، بلا شكّ، يعتقد أنّه مكلّف بإعادة تشكيل العالم. لكن جيلي يعلم أنّه لن يعيد تشكيله. ومع ذلك، ربّما تكون مهمّته أعظم. فهي تتمثّل في منع العالم من التفكّك».[٦] أصدقائي، هذه الكلمات البسيطة والبصيرة، تبدو وكأنّها كُتبت لليوم، ويمكن للأجيال الحاليّة أن تتبنّاها اليوم كخطّ حياة. فبالنهاية، هذا هو التحدّي المركزيّ لعصرنا ولوجودنا.

ماذا يعني اليوم «منع العالم من التفكّك»؟ بالطبع، يمكن أن يشمل هذا العديد من الوقائع. ببساطة، هذا يعني منع العالم أن يصبح مجرّدًا من إنسانيّته. اليوم، يبدو أنّ الزمن قد تقلّص. فالأزمات المناخيّة والاجتماعيّة والاقتصاديّة تتعاقب. إنّها موجودة. ويبدو أنّ لبنان، أكثر من كثير من الدول الأخرى، سبق غيره وعرف الانحدار نحو الهاوية. أمام الموجة التي تتصاعد والتي ستهبط حتمًا على العالم، وأمام إعلان المصائب الحاضرة والمستقبليّة: «نينوى ستُدمَّر»[٧]، فماذا نفعل؟ أمام العواصف التي تبدأ حتمًا في إسقاط كلّ شيء، كيف سنتصرّف؟ هل نظلّ منكفئين ومستسلمين للقدر؟ هل نلوم الآخرين؟ أم نحتمي معتقدين أنّنا سنكون من بين من ينجو من الأسوأ؟ أليس الأجدر أن نقف صامدين أمام الموجة، من دون أن تجرفنا؟ وأن نساعد الآخرين أيضًا على الثبات، كي لا يفقد العالم إنسانيّته في خضمّ التغييرات العميقة القادمة؟ هنا يتوجّب على الجامعة أن تؤدّي دورها.

سيقول لي البعض – وهم على حقّ – إنّ بلدنا، لبنان، طوال سنوات الحروب والأزمات، اقترب من حافّة الانحدار، وعانى، وتعايش مع فقدان الإنسانيّة، ومع اللاإنسانيّة. لا شيء جديد. وسيقول آخرون، بعد كلّ هذه المآسي المتكرّرة، من الطبيعيّ أن نستمتع بالحياة، وأن نؤمن أنّ الحداثة المفتوحة ستفتح مساحات جديدة للمتعة المستحقّة، واللامبالاة المشروعة، والثراء الضروريّ، حتّى وإن لم تكن مساحات منظّمة وتبدو أحيانًا غير لائقة.

ومع ذلك، نحن بالفعل في فترة تهدّد الإنسانيّة على مختلف الأصعدة التي ذكرتها للتوّ. المسألة هي أن نبقى بشرًا، بينما يمكن للتغييرات والخوف وعنفه أن تجرّدنا من الإنسانيّة بسرعة كبيرة. من أجل أنفسنا والآخرين، علينا أن نستمرّ في الإيمان بأنّ تاريخ الإنسان يُصنَع. ومن ثمّ، فلنسأل أنفسنا: هل للخيارات التي نتّخذها، مهما صغرت، قيمة عالميّة؟ هل تأخذ في الاعتبار خيرًا أوسع من خيرنا الشخصيّ؟ وهل تساهم هذه الخيارات في الحفاظ على الإنسانيّة حتّى في ما هو مخفيّ ومتواضع وفقير؟ أمام مستقبل التاريخ المظلم، هل نحن قادرون على

٦. كلمة ألبير كامو Albert Camus خلال تسليم جائزة نوبل للأدب، ستوكهولم، كانون الأوّل/ديسمبر ١٩٥٧.
٧. يونان ٣، ٤. النبّي يونان يُعلن لسكّان نينوى بأنّ مدينتهم ستُدمَّر بعد أربعين يومًا.

التجدّد الداخليّ الضروريّ وعلى الالتزامات الحازمة التي ذكرتها أعلاه؟ أعتقد ذلك. حتّى وإن تمّ ذلك غالبًا عبر أعداد صغيرة، فهي مثل الخميرة في العجين، محفّزات للتغيير.

أصدقائي الأعزّاء، لقد احتفلنا بذكرى مرور ١٥٠ عامًا على تأسيس جامعتنا. ويمكننا أن نفخر بحقّ بتاريخها في خدمة شباب لبنان، هذا التاريخ الذي نقش فيه الكثير من الناس أسماءهم، أحيانًا بحروف من دم، ليبقى هذا المشروع على مستوى إنسانيّ عالٍ. اسمحوا لي هذا الصباح أن أستذكر وأُكرّم الأب ألبان دي جيرفانيون Alban de Jerphanion، رئيس الجامعة من ١٩٥٨ إلى ١٩٦٥، وعميد معهد الهندسة العالي في بيروت، الذي اغتيل على يد قنّاص منذ خمسين عامًا تمامًا، في ١٤ آذار/مارس ١٩٧٦. المسؤوليّة تقع علينا جميعًا في الاستمرار. علينا أن نضمن أن تعتني جامعتنا بإنسانيّة اليوم، وبالتالي بإنسانيّة الغد. والأزمنة التي نعيشها، هذه الأيّام المليئة بالنار والدم، تجعل هذا الواجب الوجوديّ ضروريًّا أكثر من أي وقت مضى.

بالتأكيد، يجب أن تكون جامعتنا جامعة ممتازة. هذا أمر ضروري. وأقول ذلك ببساطة: أعتقد أنّنا لا يجب أن نخجل ممّا نقدّمه. بالتأكيد، يجب أن تكون في الصفوف الأماميّة في مجال البحث العلميّ، وفي دمج أحدث الابتكارات التقنيّة، سواء في برامجها أو في طريقة عملها نفسها. ونحن نعمل على ذلك. بالتأكيد، يجب أن تكون جامعتنا منفتحة على العالم، ومستندة إلى عرض أكاديميّ ثلاثي اللغات (الفرنسيّة والإنجليزيّة والعربيّة)، ومتّصلة بأفضل الأماكن التي يمكن فيها مواصلة المشاريع الفكريّة، والجامعيّة، والمهنيّة، والثقافيّة، والتقنيّة البارزة وتنميتها. نعم، كلّ ذلك ضروريّ ويتطلّب منّا الحرص اليوميّ على جودة ما نقدّمه، ويفترض التساؤل وإجراء التجديدات اللازمة سواء في عروضنا وطرق تعليمنا، أو في الوسائل المطلوبة لتحقيق هذا الهدف. فجامعة لا تسعى إلى هذه الطموحات وهذه الأهداف لن تؤدّي رسالتها.

لكن كلّ هذا، أصدقائي، لا يمكن أن يكون كافيًا. كلّ هذا لا يكفي إذا لم يبنِ الإنسان، إذا لم يهتمّ بإنسانيّتنا، إذا لم يكن في خدمة كلّ طالب بالطبع، ومن خلاله في خدمة المجتمع البشريّ ككلّ. لا يمكن للجامعة أن تكون مجرّد مكان لإنتاج المعرفة والمهارات. يجب أن تكون مكانًا لتجربة داخليّة.

في هذا العمل الخفيّ والذي لا يكون دائمًا مرئيًّا، على ماذا ينبغي أن نكون منتبهين؟ أنا متأكّد أنّ لديكم جميعًا عناصر إجابة مرتبطة بتاريخكم الشخصيّ، وتجربتكم المهنيّة

والأكاديميّة، وبتصوّركم لماهيّة الحياة الناجحة والحياة المرتبطة بالآخرين. اسمحوا لي فقط أن أذكر باختصار، ومن دون ترتيب معيّن، إلى جانب الأهداف الاستراتيجيّة الضروريّة لمؤسّسة كبيرة مثل جامعة القدّيس يوسف في بيروت، بعض المواقف التي يجب، برأيي، أن تكون أسسًا لمغامرتنا الإنسانيّة ولمشروعنا الجامعيّ، ما يجعلها متميّزة، أصيلة، ومصدر فخر للجامعة.

- أوّلًا، **الاهتمام بالترسيخ، والحياة الداخليّة، والعمق**. تنشئة رجال ونساء متجذّرين. أنتم تعرفون المزمور ١١: «إذا انقلبت الأعمدة، فالصدّيق ماذا يفعل؟» بينما يسير كلّ شيء بسرعة، ويتغيّر البلد بسرعة، وتتشتّت العائلات، ويُمسي المستقبل غامضًا، يكمن الرهان في التمسّك بالجذور، والأُسُس الضروريّة أكثر من أي وقت مضى، كي لا نكون كقشّ يجرّه كلّ موج، ويجرفه كلّ تيار. هذه الأسس، وهذه الجذور، تتعلّق بتاريخنا الشخصيّ، والدينيّ، والجماعيّ، والوطنيّ بالطبع، لكن الأهمّ من ذلك تتعلّق هذه الجذور بإدراك وجود إنسانيّة مشتركة مع كلّ إنسان، خصوصًا إذا كان مختلفًا. هذه الأسس، وهي علامة تُشير إلى إنسانيّتنا، تفترض بناءً داخليًّا حقيقيًّا. يجب أن تشجّع الجامعة، وتدعم، وتثير، وتهتمّ بالذات الداخليّة، حيث تتشكّل التأمّلات الراسخة والقناعات التي تلزم العمل. اليوم، أصبحت مساحات الذات الداخليّة الحقيقيّة نادرة في عالمنا. ومع ذلك، فهي ضروريّة لتكوين الإنسان، ولتمكينه من التمييز. فلنكن على بيّنة من الأمر كي لا نُخطئ التقدير، من أجل الحفاظ على الثبات ونبقى واقفين، يصبح الهيكل الداخليّ أكثر قيمة وفائدة في الواقع من كلّ الدروع التي لا تحمينا كثيرًا وتعزلنا.
- الموقف الثاني: **ألّا تكون النفس تابعة للمعتاد المألوف**. أنتم تعرفون ما قاله شارل بيغي Charles Péguy: «ثمّة ما هو أسوأ من أن يكون لديك فكر سيّء، وهو أن يكون لديك فكر جاهز مسبقًا. ثمّة شيء أسوأ من أن تكون لديك نفس سيّئة، أو حتّى أن تصنع لنفسك نفسًا سيّئة، وهو أن تكون لديك نفس جاهزة مسبقًا. وثمّة شيء أسوأ من أن تكون لديك نفس منحرفة، وهو أن تكون لديك نفس تابعة للمعتاد»[8]. هذه التجربة، تجربة الاستقرار والاعتياد، تخصّ كلّ واحد منّا. ألّا تكون النفس تابعة للمعتاد فهذا يعني امتلاك عقل متفتح، فضوليّ، قادر على استقبال أفكار جديدة وآراء مختلفة ودمجها. لكنّ هذا يفترض أيضًا وعيًا حيًّا. ألّا نغفو. أحد المخاطر هو أن نعتاد على

8. Charles Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne suivie d'extraits de la Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, Préface de Camille Riquier, Paris, Paris Ouest, 2020.

ما يحدث، بسبب الملل والرضا الذاتيّ والمصلحة المخفيّة، وترك الأمور تسير من دون تدخّل، لأنّ الأمر لا يعنينا مباشرة أو لأنّه سيكلّفنا شيئًا، بكلّ معنى الكلمة. والأخطر من ذلك، فقدان القدرة على الإيمان بمستقبل ممكن. نحن بحاجة إلى من يساعدنا على إبقاء وعينا الشخصيّ والوطنيّ حيًا، ليتغذّيا بطريقة أخرى غير الشعارات السهلة، أو مجرّد السباق سعيًا وراء النجاح الدنيويّ. الاهتمام بالحقيقة والاستقامة واحترام القواعد التي تؤسّس كلّ حياة في المجتمع، أمور لا يمكن أن تكون موضوع تسويات. نحن نعلم أنّ هذا صراع نخوضه في كلّ لحظة، وأنّه رهان شخصيّ ووطنيّ على حدّ سواء لكي ينهض هذا البلد. يجب على المجتمع الجامعيّ وتجربة الحياة الطلّابيّة نفسها أن تساعد، بتواضع لكن بجديّة، في تحقيق ذلك.

- بعد ذلك، **يجب أن نتمتّع برؤية شاملة**. لقد شدّد البابا لاون على هذا الرهان ، مخاطبًا طلّاب الجامعات الحبريّة في روما في تشرين الأوّل/أكتوبر الماضي. أقتبس قوله: «اليوم أصبحنا خبراء في تفاصيل الواقع الدقيقة، لكنّنا عاجزون عن امتلاك رؤية شاملة مرّة أخرى، رؤية تربط الأشياء معًا من خلال معنى أكبر وأعمق». وأضاف: «هذه هي نعمة الطالب والباحث والعالم: أن يحصل على نظرة واسعة وبصيرة، لا تبسّط القضايا، تتغلّب على الكسل الفكريّ، وبالتالي تهزم الضمور الروحيّ. (...) تبغي التجربة المسيحيّة (...) أن تعلّمنا كيف ننظر إلى الحياة والواقع بنظرة موحّدة، قادرة على احتضان كلّ شيء مع رفض المنطق الجزئيّ»[٩] وهذا يتناغم مع ما كان يحبّ تكراره منذ أكثر من خمسين عامًا الأب بيدرو أروبيه Pedro Arrupe، وكان آنذاك الرئيس العام للرهبنة: «التفكير بطريقة شاملة، والتصرّف محليًا، وأنا مقتنع أنّ هذه الطريقة في الرؤية لها مستقبل حقيقيّ». وهذا ما نحاول القيام به في جامعة القدّيس يوسف في بيروت وما يجب أن نستمرّ في القيام به.

- الموقف الرابع (أطمئنكم، لم يتبقَّ سوى الخامس): **معرفة الإصغاء والكلام**. هذه هي الخطوة الأولى للعيش مع الآخر وفي المجتمع. للأسف، ليس هذا بالأمر البديهيّ. ونحن نعلم ذلك جيّدًا. نحن نختبر ذلك يوميًّا عندما يكون من الصعب علينا ألّا نردّ مباشرة أو نقطع كلام الآخر للدفاع عن أنفسنا أو نفرض وجهة نظرنا عليه من دون أن نعرف دائمًا ما يريد قوله حقًّا. الإصغاء ليس أبدًا علامة ضعف؛ إنّه المكان الذي يعترف بإنسانيّة

٩. عظة البابا لاون الرابع عشر، الاحتفال بالقدّاس الإلهيّ مع طلّاب الجامعات الحبريّة، الاثنين ٢٧ تشرين الأوّل/أكتوبر ٢٠٢٥.

الآخر ويحترمها. هو يتيح خلق مساحة يمكن أن يولد فيها شيء بين الآراء المختلفة. وهذا يفترض قبول التعقيد، وتفضيل دقّة التعبير على الخطابات بالأبيض والأسود، ورفض الثنائيّة المتطرّفة أو القدريّة التي تثبط العزيمة، وعدم الوقوع في مقارنة مميتة تسبّب الكثير من الأضرار في مجتمعاتنا. يجب على الجامعة أن تساعد الطلّاب على الإصغاء، ليتمكّنوا من الكلام بشكل صحيح، بلا خوف، مع احترام الآخر دائمًا. ويجب أن تستمرّ الجامعة أكثر فأكثر في أن تكون مكانًا للنقاش وتقديم الاقتراحات في خدمة تحسين مؤسّساتنا والحياة الديمقراطيّة والمواطنة في بلادنا.

- وأخيرًا، وسأنهي بذلك: يجب أن تهدف التنشئة، بطريقة أو بأخرى، الى **الاهتمام بالآخر**، وخدمة المدينة. تشجّع جامعة القدّيس يوسف في بيروت، بطرق مختلفة، خلال فترة الدراسة، على فرص الانخراط الفعليّ في الخدمة. المهارات المكتسبة لا يجب أن تُحفظ فقط لفائدة الفرد الشخصيّة بل يجب أن تكون دائمًا ذات هدف أوسع. هذا رهان ليس سهلًا، لكنّه الهدف المقصود عند استخدام الصيغة المعروفة «تنشئة رجال ونساء من أجل الآخرين». بعد خروجه من الجامعة، يجب على كلّ فرد مزوَّد بغنى ما تعلّمه واكتسبه أن يسأل نفسه كيف سيهتمّ بالإنسانيّة.

كلّ هذه المواقف وغيرها أيضًا الأساسيّة والضروريّة والتي تستند إلى البيداغوجيا الإغناطيّة هي، أكثر من أي وقت مضى، معاصرة وملائمة للفترة الصعبة التي نعيشها. سيّداتي وسادتي، في هذه الأوقات الغامضة، حيث كلّ واحد منّا مضطرب، والبلد يسقط مرّة أخرى، يجب أن نقف صامدين وندعم بعضنا البعض لنستمرّ في العناية معًا بهذه الإنسانيّة الثمينة والهشّة. ومن أجل ذلك ستؤدّي جامعة القدّيس يوسف رسالتها بالكامل، ولن تكون أبدًا جامعة مثل غيرها.

فليعتنِ القدّيس يوسف بنا دومًا.

تحيا جامعة القدّيس يوسف في بيروت ! ويحيا لبنان!

www.usj.edu.lb

usj.edu.lb @USJLiban USJLiban c/USJTV school/usjliban